ANTIORESSE

Observe • Analyse • Intervient

Storytelling à la RTS

Le Grand Nivellement

Sergueï Glaziev (suite)

«Désinformation scientifique»

Lire Handke



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Atelier de storytelling à la Radio-Télévision Suisse romande

L'EXPÉDITION DE LA RTS À BOUTCHA, OU LES COULISSES DE LA MANIPULATION DE GUERRE DÉVOILÉES PAR SES PROTAGONISTES EUX-MÊMES.

L'émission Médialogues de la Radio suisse romande, qui traite de la vie des médias, est souvent très intéressante et instructive. Cette semaine, Antoine Droux y accueillait le grand reporter Sébastien Faure venu parler de son reportage traumatique à Boutcha, début avril. Dans les trois premières minutes, l'auditeur attentif peut entendre tout ce que les dix-neuf minutes restantes ne diront pas.

Faure, coproducteur de l'émission «Mise au point» et son «fixeur» ukrainien nommé Alexandre ont été, apprenons-nous, parmi les

premiers journalistes à entrer dans cette banlieue de Kiev désormais mondialement célèbre. On ne peut qu'écouter avec attention son récit. Mais la question initiale de son hôte donne d'emblée à l'entretien une tonalité surprenante:

«Voici deux mois... que vous découvriez des cadavres dans les rues, dans les caves, au pied des immeubles de cette ville d'Ukraine. Comment vous êtes-vous remis de ce spectacle macabre?»

Spectacle macabre? N'y avait-il pas une autre manière de parler du martyre de centaines d'êtres humains? Pourquoi est-ce ce mot de spectacle qui vient en premier plutôt que celui de tragédie ou de massacre? La signification prioritaire de ces morts tient-elle dans l'impression qu'ils ont laissée sur des spectateurs étrangers?

Ne serait-ce qu'un lapsus? Mais voici qu'il se répète par écrit. La légende même de l'émission sur le site internet de la RTS affirme que M. Faure y «raconte le making of de ses reportages dans cette ville ukrainienne». Making of: les coulisses, encore une fois, d'un spectacle, généralement filmé. Sur un plan humain, on aurait pu parler du souvenir, de l'écho intérieur ou du retentissement émotionnel de la confrontation avec cette réalité horrible de la guerre. On a préféré le terme cinématographique de making of, évoquant la mise au point d'un... simulacre.

LES SIGNAUX FAIBLES DE M. FAURE

Aux questions de l'animateur, le journaliste-témoin répond avec un ton de détachement métallique qui sonne en porte-à-faux avec les émotions qu'il s'emploie à transmettre.

«C'était, euuuh... C'était une journée... C'étaient des journées évidemment effroyables», bégaie l'invité en entamant sa réponse.

Et pourquoi ce «évidemment effroyables», comme s'il s'agissait de valider une émotion implicitement attendue et non d'exprimer ce qu'on a soi-même ressenti? On évoque des crimes dantesques avec un vide de mots d'une étonnante atonie.

«J'ai perdu mon grand-père, c'est évidemment un chagrin, mais que voulez-vous, c'est la vie...» Sébastien Faure reprend aussi à son compte, telle quelle, l'expression spectacle macabre, comme si c'était Antoine Droux qui avait été le témoin, et lui le questionneur.

Pourtant, de l'aveu de Sébastien Faure, ce n'est pas le spectacle macabre qui l'a le plus marqué à Boutcha mais... des témoignages verbaux.

Reprenons:

«...c'étaient des journées évidemment effroyables, pour ce spectacle macabre, mais aussi et... et... peut-être beaucoup plus encore pour tout ce qu'on m'a raconté ce jour-là. Je trouve que c'est toujours beaucoup plus, euh, choquant finalement, beaucoup plus perturbant d'entendre les gens et d'entendre l'intensité avec laquelle ce jour-là ils sortaient après, je crois, trentesix jours de siège de l'armée russe. Ils sortaient de leurs caves et on se trouvaient être les premiers extérieurs à qui ils racontaient...»

Nous ne sommes ici qu'à la centième seconde de cet entretien de 22 minutes, et les sujets d'étonnement se multiplient.

DES CADAVRES À ENJAMBER

Ce n'est pas tous les jours qu'un journaliste, même s'il a été en Syrie ou en Irak, côtoie des centaines de cadavres humains éparpillés dans des rues. Voir un cadavre, dans quelque circonstance que ce soit, est un événement marquant. Des centaines de civils tués et jetés,

certains les mains liées derrière le dos... On n'est plus en hiver, la décomposition de ces centaines de corps morts depuis au moins quatre jours doit dégager une odeur insoutenable. Pourtant, ce n'est pas ce contact direct, visuel et organique, avec la mort qui a le plus intéressé Sébastien Faure, mais ce que ses interlocuteurs sur place lui ont raconté.

A tout le moins étrange! Les histoires que Sébastien Faure va entendre après ce «spectacle» qui ne l'interpelle pas vraiment, il n'a aucun moven de les vérifier. Des histoires de soldats russes ivres obligeant les gens à sortir de leurs caves et les mitraillant aussitôt, sans autre raison que l'obéissance aux ordres et le pur sadisme. Soit le menu ordinaire des accusations de la presse française contre les «Boches» durant la guerre de 14 ou la copie conforme des stéréotypes sur les soldats soviétiques fabriqués par le feldmaréchal Manstein durant la IIe guerre afin de corroborer le mythe d'une Werhmacht «propre» sur le front de l'Est. Pour qui a tant soit peu de lectures, ces témoignages recèlent de tels lieux communs qu'on ne peut les reprendre sans questionnement.

Sébastien Faure, lui, les a aspirés sans filtre. C'est donc cet autre «spectacle macabre», non pas l'expérience directe mais le récit médiatisé par des paroles non neutres, que le reporter suisse a choisi de retenir comme «point fort» du «making of» de son reportage.

En tant que grand reporter, Sébas-

tien Faure devrait savoir mieux que quiconque à quel point les paroles des témoins locaux sont sujettes à caution dans un contexte de guerre. Lui, nous dit-il, en a été tellement ému — c'est-à-dire convaincu — qu'il est tombé dans les bras d'une des voix du récit.

Il existe de forts soupçons que certains de ces morts aient été victimes du détachement spécial de «nettoyeurs» ukrainiens appelé «Safari» qui était passé le samedi 2 avril à Boutcha pour liquider les «saboteurs et complices de la Russie» comme cela avait été annoncé par Kiev. Sur la vidéo montrant l'unité «Safari» en patrouille à Boutcha le 2 avril, il n'y a aucun cadavre. Sébastien Faure y est arrivé le 3 avril. Au lendemain de cette purge très impressionnante et publique, pouvait-on imaginer que quiconque dans le quartier irait raconter à des étrangers une histoire déviante?

LA MISSION DU SOLDAT-JOURNALISTE

Même en laissant cette hypothèse de côté, le témoignage de Sébastien Faure se laisse entraîner dans les nuées de l'approximation émotive et surprend par sa superficialité.

«Moi je suis journaliste, moi je sais pourquoi je vais là-bas: je vais là-bas pour donner la parole aux victimes, pour faire entendre leur voix...»

Nous croyions que les journalistes «vont là-bas» pour essayer de déterminer, dans la mesure du possible, la vérité des faits. Ici, le producteur d'émissions se fait producteur d'émotions et porte-parole d'un des camps en présence. Mais là encore, les hésitations et l'étrange détachement-engagement de Sébastien Faure diffusent un sentiment de malaise. Phrase suivante:

«Maintenant, c'est évidemment beaucoup, beaucoup, beaucoup plus difficile pour les autres, pour ceux qui sont là-bas, je pense notamment à Alexandre notre fixeur qui, dont, dont c'est la ville, une banlieue de Kiev... Lui il est toujours là-bas, il travaille tous les jours et c'est évidemment, voilà, jeje... c'est beaucoup plus difficile pour lui, quoi.»

Qu'est-ce qui est plus difficile pour Alexandre, et pourquoi? Livrer son point de vue authentique? Pourtant Alexandre Nedbaev a été lui-même invité à s'exprimer à la même émission, Médialogues. La plupart des journalistes ukrainiens, sans compter les civils, n'auront jamais cette chance. Alors qu'est-ce qui est beaucoup, beaucoup, beaucoup plus difficile pour lui? Cette difficulté pourrait-elle avoir un rapport avec le fait que des maires, des journalistes, des opposants et même un négociateur international aient été kidnappés ou tués par les forces de sécurité de Kiev depuis 2014 et en particulier depuis le début du conflit? M. Faure ne nous le dit pas, nous ne pouvons que conjecturer.

COMMENT ON PILOTE LES TOURISTES OCCIDENTAUX

Minute 2:30: comment se fait-il que vous soyez arrivé là parmi les premiers, demande l'animateur. La veille, donc samedi 2 avril, Sébastien Faure explique avoir «passé une heure avec un gradé de l'armée ukrainienne», lequel lui aurait montré une vidéo de cadavres de Boutcha. Quel «professionnel» résisterait à l'appât d'un tel scoop? Le journaliste comprend qu'il bénéficie d'une primeur.

M. Faure était donc «on the spot» parce que l'une des parties au conflit l'y avait envoyé. Pourquoi pas, si l'on conserve le recul d'usage?

 Notule. On imagine, soit dit en passant, les récriminations en Suisse si le même reporter était allé «donner la parole aux victimes» civiles du Donbass bombardées par l'armée ukrainienne, et s'il avait été guidé «pile au bon endroit» par un officier russe...

Mais ce recul, Sébastien Faure semble s'en être départi. Il dit avoir presque miraculeusement franchi des check-points pour arriver dans la zone critique alors que tout le système de relations publiques ukrainien s'employait à l'envoyer justement là-bas, ce jour-là, lui ainsi des dizaines d'autres porte-voix potentiels.

Sur la situation à Boutcha avant ces jours fatidiques, M. Faure montre qu'il ne s'est pas proprement documenté. Il en donne une interprétation à rebours de la logique en parlant des civils sortant ce jour-là de leurs caves après «je crois, trentesix jours de siège de l'armée russe». Boutcha avait été conquise d'assaut

par les Russes dès le début de l'invasion et ils s'étaient contentés de s'y implanter depuis lors. C'était l'armée ukrainienne qui avait fait le siège du faubourg en le bombardant pour essayer d'en déloger les Russes. Cela faisait du reste partie de la stratégie de «fixation» des forces ukrainiennes aux abords de Kiev pendant que le gros de l'effort militaire russe se déportait sur le Donbass. L'armée russe, avant de se retirer fin mars, n'avait donc pas imposé, mais plutôt subi un siège et la population locale avec elle.

Par ailleurs, le jour où M. Faure est entré en contact avec eux, les civils ne sortaient pas de leurs caves. Ils en étaient sortis le 31 mars, soit trois jours plus tôt. Si quelqu'un était sorti d'un abri le 3 avril, ou avait prétendu en sortir, c'était uniquement à des fins de dramatisation.

Ce sont peut-être des détails, mais l'accumulation de détails finit par aggraver le malaise.

Malaise encore sur le manque total de curiosité contextuelle du reporter. Les Russes avaient quitté Boutcha le mercredi 30 mars. Le jeudi 31 mars, le maire de Boutcha marchait dans les rues en criant «victoire» sur les forces russes, mais ne parlait d'aucune exaction et aucun cadavre n'était visible nulle part. Ces centaines de cadavres n'ont été officiellement découverts, dans l'une des rues principales, que le samedi 2 avril. La vidéo montrée en guise d'appât par l'officier ukrainien datait donc probablement de ce moment-là. Elle avait pour but, de

toute évidence, de faire converger les reporters occidentaux sur Boutcha le 3 avril et de provoquer un raz-de-marée émotionnel aux nouvelles à forte écoute du dimanche soir. Les corps que Sébastien Faure a vus à Boutcha devaient l'attendre au minimum depuis quatre jours, soit depuis le départ du dernier Russe. Ce qui s'est passé dans l'intervalle ne semble avoir soulevé en lui aucun questionnement.

CES QUESTIONS ÉVIDENTES QU'ON NE POSERA PAS

Dans l'une des séquences filmées par son équipe, un civil local raconte les atrocités devant deux cadavres étendus que personne ne songe à enlever. Abandonnés comme des sacs de sable. Et ainsi, au moins depuis le 30 mars (voire plus longtemps encore selon une documentation satellite ultérieurement avancée pour étayer le récit ukrainien)! Sans familles pour prendre soin de leurs corps. Avec des voitures et des passants zigzaguant parmi eux...

Pour un reporter passionné de vérité et non d'émotion, la vision (voire le toucher) de ces victimes gisant non enterrées dans les rues aurait dû conduire à des interrogations précises, logiques, avant toute immersion dans le raz-de-marée émotionnel des témoins locaux. Il aurait pu aller au-delà de l'enregistrement docile de leurs histoires, poser quelques questions évidentes:

 Pourquoi a-t-on attendu si longtemps? Pourquoi les proches des victimes ne les ont-ils pas emportées et enterrées durant ces quatre jours ou plus? Tous ces morts n'avaient-ils aucune famille?

- Pourquoi le maire de la ville, marchant dans les rues de son faubourg au lendemain du départ des Russes, ne parle-t-il d'aucun massacre?
- Pourquoi un grand nombre de ces civils assassinés portent-ils un brassard blanc?

Même un reporter daltonien de la Radio-Télévision suisse devrait connaître le code des couleurs dans la guerre en Ukraine. Les brassards jaunes ou bleus identifient les soldats ukrainiens et leurs amis. Les brassards rouges ou blancs identifient les soldats russes et leurs amis. Pourquoi les Russes auraient-ils tiré sur les brassards identifiant leur camp et épargné les autres?

Il ne s'agit pas ici de nier totalement le récit proposé par l'équipe de la RTS. Il s'agit simplement de souligner que cette équipe ne s'est posé et n'a posé aucune question, se contentant de produire de l'émotion.

Sébastien Faure n'a de toute évidence pas eu besoin de poser ces questions puisque, comme il le dit lui-même, «quand tous les témoignages concordent, quand tout le monde raconte le même type d'événements», aucune question n'est nécessaire, n'est-ce pas (min. 15:30)? Aurions-nous jamais vu son reportage s'il était allé au bout d'un vrai travail de journaliste en explorant les zones d'ombre?

ATELIER D'ÉCRITURE

Mais nous ne sommes pas ici pour mener l'enquête. Nous ne sommes même pas dans le journalisme, mais dans le métajournalisme, le journalisme se mettant lui-même en scène. Nous sommes ici pour parler du «making of» du reportage réalisé par un journaliste suisse sur le «spectacle macabre» de victimes de la guerre en Ukraine et, avant tout, sur des histoires bien plus «perturbantes» que ces morts réels gisant aux pieds du reporter. Des histoires que lui avaient livrées des interlocuteurs locaux sous le contrôle des forces armées d'une des parties au conflit. Des histoires dont aucune n'est formellement connectée avec les morts concrets qu'il a pu voir et toucher. Ces morts sont indifférenciés. Ils font partie du décor. Son témoin filmé, «Alexandre», raconte des histoires de personnes assassinées alors que deux personnes assassinées gisent au second plan. Mais aucun lien n'est établi entre ces deux plans. Personne ne semble incommodé par la présence de ces cadavres d'humains abandonnés, ni par leur odeur.

C'est ce qu'on appelle, très littéralement, du storytelling. L'art de raconter une histoire. Un art où les faits ne sont que les accessoires du récit. Storytelling intégré à une manipulation dont le journaliste qui en a été la cible livre lui-même les détails.

CODA

Les mots qu'on emploie pour dire les choses en disent toujours plus qu'on ne croit. Ici, dès la première minute, les mots disent tout. Ils sont du registre du spectacle, non de celui de l'enquête ni même de l'empathie vécue. Quant aux corps humains ayant servi de matériaux à ce «spectacle macabre», ils restent anonymes. Au lendemain des attentats du 11 septembre, les Etats-Unis avaient gravé dans le marbre le nom des trois mille victimes du terrorisme pour honorer la mort de chacune d'entre elles. Après le massacre du Bataclan, les médias français ont publié le mémorial avec noms et photos des victimes. Les noms des victimes de Boutcha n'ont été publiés, à des fins d'identification, que par les services de la morgue. Pas de célébration, pas d'«Ihor, Serhiy, Tetyana, Vladyslav» prononcés avec une vibrante gravité par le président-acteur devant un parlement au gardeà-vous. Rien. Dans ce contexte, le détail paraît totalement sans importance. Il semble presque incongru de le relever. Ces humains massacrés jonchant les rues, on a l'impression

en réalité qu'ils embarrassent plus qu'ils n'interpellent.

POST-SCRIPTUM: RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS

- Mercredi 30 mars: les troupes russes quittent Boutcha. C'est un fait.
- Jeudi 31 mars: le maire de Boutcha s'exprime depuis les rues de la ville; il ne signale aucun cadavre. C'est un fait.
- Samedi 2 avril matin: l'unité de nettoyage «Safari» patrouille dans les rues de Boutcha en quête de traîtres et de collabos. Elle ne signale aucun cadavre. C'est un fait.
- Samedi 2 avril soir: Sébastien Faure a rendez-vous avec un «gradé» ukrainien qui lui montre une vidéo de cadavres à Boutcha. Selon son propre récit.
- Dimanche 3 avril: Sébastien Faure réalise son premier reportage depuis Boutcha.

LECTURE RECOMMANDÉE

• «Boutcha, le message des brassards blancs», AP332 | 10/04/2022.



ENFUMAGES par Eric Werner

Le Grand Nivellement

VERSONS QUELQUES LARMES... ET PUIS NE FAISONS RIEN. CELA VOUS FAIT PENSER À QUELQUE CHOSE? LA STÉRILE ET COMPLICE DÉPLORATION DES LIBÉRAUX FACE AUX PROGRÈS DU MAL NE DATE PAS D'HIER. ELLE S'EST MÊME INCARNÉE AU XIXE SIÈCLE DANS DES PERSONNAGES HAUTS EN COULEUR.

Dans les *Possédés*, Dostoïevski décrit le devenir d'une société très comparable à la nôtre, avec des personnages qu'on dirait parfois empruntés à notre propre actualité à nous, voire plus vrais encore que nature. Sauf que Dostoïevski vivait il y a maintenant un siècle et demi! Il a vu venir tout cela.

Ainsi ces petits délinquants qui défrayent la chronique sous l'œil attendri des représentants de l'ancienne génération, entrepreneurs d'eux-mêmes assumés, bien installés dans la vie en même temps que dans leurs rentes de situation. Ces derniers applaudissent aux exploits de leurs rejetons antifas, regrettant simplement qu'ils n'aillent pas plus loin encore dans la provocation. Malheureusement, ce n'est pas toujours possible. Il faut bien souffler un peu. Ou alors on a déjà fait éclater toutes les limites. Impossible d'aller plus loin. Il y a aussi ce cas de figure où l'ancienne génération se voit elle-même contrainte à la défensive, ne serait-ce que pour sauver les meubles, le cas échéant aussi sa propre peau. Concrètement, elle fait appel aux forces de l'ordre. Allô police? Bon, on ne le fera peut-être pas tout de suite. Autant que possible, on se donnera un temps de réflexion. On hésitera également à déposer plainte. Cela fait très vieux jeu. Mais la pression est parfois telle que le temps de réflexion se trouve écourté.

On dessine ici un cadre très général. Mais occasionnellement proche de la réalité. On ne sait pas ce que Stépane Trophimovitch, qui personnifie dans le roman de Dostoïevski l'ancienne génération, celle des vieux libéraux prônant l'ouverture en même temps que l'adhésion inconditionnelle aux idées nouvelles, pour la seule et unique raison qu'elles sont nouvelles, aurait pensé des études genre ou du changement de sexe dans les écoles. Ce qu'on sait en revanche, c'est qu'il faut aujourd'hui beaucoup de détermination pour s'écarter de l'opinion commune en la matière. C'est le cas en particulier si vous êtes universitaire ou vous proposez de le devenir. Cela n'a rien à voir avec la censure, qu'est-ce que vous imaginez. Les universités ignorent toute espèce de censure. Elles ne connaissent que le débat d'idées entre grands esprits qu'anime la recherche désintéressée du Vrai.

LE RÈGNE SANS PARTAGE DE LA POPULACE

En témoigne une récente actualité universitaire en Suisse. Là non plus, je ne sais trop comment Stépane Trophimovitch aurait réagi. Sans doute aurait-il passablement gémi et pleuré, comme il le fait souvent dans le roman. Car il verse beaucoup de larmes. Bref, début mai, un commando antifa débarque dans une salle de cours pour interrompre une conférence-débat sur les questions de changement de sexe. Les autorités ont relevé que rien d'illégal n'avait été dit au cours de cette conférence. Elles ont donc versé beaucoup de larmes. Aucune plainte, en revanche, n'a été déposée. Interrompre une conférence est certes très regrettable, mais il n'est pas sûr que ce soit illégal. On ne voit donc pas pourquoi on déposerait plainte.

Trois semaines plus tard, comme c'était à prévoir, le même scénario se répète. Des gens interrompent une conférence, qui plus est sur le même sujet, et en prime déchirent les notes du conférencier. Les responsables de l'Université ont à nouveau versé beaucoup de larmes. C'est très mal de faire ce genre de choses, etc. Mais cette fois elles ont déposé plainte. Pourquoi ne pas l'avoir fait la fois précédente, leur ont demandé les journalistes? Ah, mais ce n'était pas pareil, ont-ils répondu. Interrompre une conférence est une chose, déchirer les notes du conférencier une autre. Il y a des limites à ne pas franchir. L'apparatchik n'a pas expressément dit qu'il était tout à fait légal d'interrompre une conférence, mais chacun a bien compris qu'il n'était pas très loin de le penser. En fait c'est ce qu'il pense.

Ces choses en elles-mêmes n'ont bien sûr aucune importance, je ne sais même pas pourquoi j'en parle. J'évoquais ici même la semaine dernière la fin de l'État de droit. Je pourrais aujourd'hui évoquer la fin des universités. De même qu'on doit aujourd'hui apprendre à se passer de l'État de droit, on devra apprendre demain à se passer des universités. On ne peut même plus dire en l'espèce que les autorités sont dépassées par les événements. Car elles-mêmes, le plus souvent, contribuent à les créer. La preuve. On peut aussi reprendre l'exemple des études genre. Ce sont des circulaires venues d'en haut qui les imposent. Elles viennent d'en haut et donc c'est un changement qui se fait par en haut. Mais par en bas aussi, comme le montrent les scènes qu'on vient de décrire. Le point de rencontre entre le haut et le bas est un niveau de violence en hausse constante dans l'ensemble de la société (y compris dans des secteurs jusqu'ici épargnés comme les écoles et les universités), en même temps qu'une multiplication des atteintes à la liberté de pensée et d'expression. Ce qu'on appelle la Cancel culture en est la traduction idéologique. Au sens strict, comme cela a souvent été relevé, c'est une culture de la censure.

On peut voir les choses sous un autre angle encore. Hannah Arendt

parlait de «l'alliance temporaire entre la populace (mob) et l'élite» dans les mouvements totalitaires de son temps. On n'utiliserait peutêtre plus aujourd'hui les mêmes mots. Qu'est-ce que la populace en l'an 2022? La populace recouvre aujourd'hui la quasi-entièreté de la population. Les classes moyennes ont disparu, le peuple lui-même est en voie de disparition: à quoi croit-on que sert la mondialisation? Ne subsiste dès lors que la populace. Quant à l'élite, où voyez-vous qu'il existe encore une quelconque élite aujourd'hui? Ou, pour poser la guestion autrement encore, qu'est-ce qui différencie encore l'élite de la populace? L'élite s'est elle-même transformée de nos jours en une sorte de populace (la classe politico-médiatique). Il n'y a plus en fait aujourd'hui d'élite. Elle s'est volatilisée.

La formule de Hannah Arendt doit donc être transformée. La métaphore du haut et du bas conserve son utilité, sauf que, comme on vient de le voir, les extrêmes ont aujourd'hui tendance à passer l'un dans l'autre. Ils sont devenus interchangeables. Mais la polarité ellemême n'a pas pour autant disparu. C'est à partir d'elle (et autour d'elle), aujourd'hui comme hier, que s'organise le système de classes, que se nouent les rapports de force, etc. On

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

ne parlera donc pas d'une alliance temporaire entre la populace et les élites, puisque ces deux termes ont aujourd'hui perdu toute signification. En revanche le mécanisme que décrivait Arendt au lendemain de la Seconde Guerre mondiale quand elle analysait ce qu'elle appelait les «origines du totalitarisme», lui, reste, tout à fait opérationnel: d'un côté les circulaires venues d'en haut, de l'autre les bouillonnements du bas. Un peu comme en Allemagne dans les années 30, en fait. C'est la même chose, mais à une plus grande échelle.

BONNET BLANC, BLANC BONNET

C'est en ce sens qu'il ne faut pas opposer, comme on le fait volontiers, l'anarchie et la tyrannie. D'une part, on le sait, la tyrannie est ce qui succède à l'anarchie (le nazisme, par exemple, à la République de Weimar). Si elle lui succède, c'est qu'elle s'en nourrit. Elle vit de ça. Que ferait-elle sans ça? Il n'y a donc pas réellement opposition. Il faut au contraire beaucoup de déconstruction pour construire ce que certains rêvent aujourd'hui de construire, en fait sont en train de construire: l'État total. Mais ce n'est pas encore le plus important. Le plus important réside dans l'entremêlement réciproque. On retrouve ici les extrêmes qui passent l'un dans l'autre: les commandos antifas dans le fascisme

au sens strict, d'une part, les adeptes de l'État total dans le «wokisme» et la «Cancel culture» de l'autre. Il faut de tout pour faire un monde. Mais chacun voit bien qu'ils appartiennent à la même famille.

Il n'y a même pas besoin d'attendre que la tyrannie succède à l'anarchie. Car les deux se rejoignent. On échange les rôles. Un mot allemand résume tout cela: Gleichschaltung. Traduction française possible: le grand nivellement. Les antifas apprennent leur métier de futurs dictateurs sous la tutelle bienveillante des entrepreneurs d'eux-mêmes de la génération précédente, tandis que ces derniers se donnent des airs paternes, le cas échéant même libertariens, en gérant les violences au quotidien du grand nivellement. C'est bonnet blanc, blanc bonnet.

 Illustration: Alexandre Rychenkov dans le rôle de Stépane Trofimovitch. Adaptation des Démons de Dostoïevski par Youri Lioubimov au théâtre Vakhtangov, 2012.

LECTURES SUGGÉRÉES

- Dostoïevski, Les Possédés.
- Hermann Rauschning, La révolution du nihilisme, Gallimard, 1939.
- Hannah Arendt, Les Origines du totalitarisme, Gallimard (Quarto), 2002.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

Sergueï Glaziev, penseur du monde multipolaire (2)

ORSQUE LES PLAQUES TECTONIQUES DU CONTINENT EURASIEN SE METTENT À BOUGER, ■C'EST QUE SERGUEÏ GLAZIEV EST À LA MANŒUVRE.

Il l'a encore démontré lors du premier Forum de l'Union eurasiatique qui s'est tenu fin mai à Bichkek, capitale du Kirghizistan. Après avoir plaidé pendant des années pour que la Russie et les pays membres de l'Union se

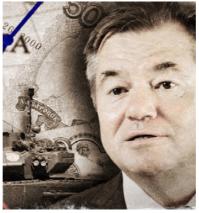
libèrent de l'emprise du dollar et de la tutelle du FMI, il a pu constater avec satisfaction que les transactions en monnaies nationales entre les partenaires de l'Union ne faisaient qu'augmenter. Face aux sanctions redoublées prises contre la Russie, Glaziev voit le moment venu pour que la Chine, l'Inde et les États partenaires

de l'Organisation de Shanghai ainsi que les BRICS renoncent aussi au dollar dans leurs échanges commerciaux et le remplacent par un panier composé de devises nationales et de matières cotées en bourse.

Bichkek serait-il l'anti-forum de Davos? L'avenir le dira. Au-delà des problèmes économiques et des mesures à prendre pour renforcer l'intégration des pays de l'UEA et les échanges commerciaux au sein de l'Union, l'objectif de cette réunion, qui a attiré plus de 2500 représentants du monde de la politique, du business, de la finance et de la culture en provenance de 25 pays, est aussi d'aborder des questions de société et de jeter les bases d'un nouveau

système. Glaziev est à ce premier anti-forum ce que Schwab est à celui de Davos, avec l'ambition de donner une assise idéologique et quasi philosophique au pôle eurasien qui a tourné le dos à l'Occident. Ce n'est pas un hasard si sur le podium du Forum, il a trouvé place à côté du cinéaste Nikita

Mikhalkov, qui a voulu lui aussi contribuer à la Grande Bascule vers l'Est en proposant de créer une Académie du cinéma et un nouvel Oscar eurasiens. Un défi de taille, au moment même où, à des milliers de kilomètres de là, les vedettes du monde d'en face défilaient avec leurs mentors sur le tapis rouge de Cannes. Et un pied de nez venant de celui qui a collectionné les plus hautes distinctions du cinéma euraméricain: Lion d'Or de la Mostra de Venise 1991



pour *Urga*, Grand Prix du Jury du Festival de Cannes 1994 et Oscar du meilleur film étranger 1995 pour *Soleil trompeur*.

LE GRAND DILEMME RUSSE

Glaziev est un économiste formé aux meilleures écoles, tout le contraire d'un utopiste. Il constate qu'après l'écroulement de l'URSS il y a trente ans, c'est au tour de l'empire étatsunien de voir sa fin approcher. En Chine, en Inde et dans les autres pays de l'Asie du Sud-Est, un système socio-économique basé sur un nouveau type de gouvernance et sur la dernière révolution technologique s'est mis en place. Un système qui marie capitalisme et socialisme, qui associe planification indicative et libre marché, un système où l'État contrôle la finance et la monnaie pour les mettre au service de l'économie réelle (et non des traders et autres boursicoteurs), où le monopole d'État sur les infrastructures fait bon ménage avec la propriété privée dans les secteurs de production ouverts à la concurrence. Selon Glaziev, c'est désormais ce modèle de société qui va remplacer le modèle américain arrivé en bout de course.

Dans cette phase de transition, la Russie fait face à un dilemme. Soit elle continue de se vouer au culte du *veau d'or*, dans un vide moral où chacun est en guerre contre tous et où le profit et l'enrichissement personnel font la loi. Pour Glaziev, c'est la voie ouverte à la démoralisation et à la mort lente de sa population. Soit au contraire l'édification d'un système innovant parvient à mobiliser les dizaines de millions de personnes éduquées et formées que compte la nation russe où, en vertu

d'une longue tradition, l'âme (la doucha) et la recherche de la vérité l'emportent sur la froide raison et le goût du lucre. Selon une formule paradoxale dont Glaziev a fait le titre d'un de ses récents articles très controversés, la spiritualité est une catégorie économique! Il faut comprendre par là que sans le ressort de l'âme humaine et de sa créativité, l'économie — et avec elle la société — ne peut pas se développer et prospérer.

En patriote et homme de foi, Glaziev pose une condition supplémentaire pour que la Russie renaisse et prenne un nouvel essor. Elle devra se réconcilier avec son histoire, qui a été déformée pour faire des Russes un peuple de moujiks mal dégrossis dès son apparition dans les annales du IXe siècle (voir Guy Mettan). Or, il n'est pas difficile de prouver que l'ancienne Russie, appelée Rous de Kiev, était l'héritière de Byzance et n'était pas moins civilisée que la France des Capétiens. Le roi des Francs Henri Ier ne s'est pas senti déshonoré en demandant à Iaroslav le Sage, grand prince de Kiev, la main de sa fille Anne, qui entre autres qualités avait celle de connaître le latin et le grec.

Dans sa démarche de réhabilitation de l'histoire russe, Glaziev a fait un pas de plus (certains diront: un pas de trop) en souscrivant à la démarche du mathématicien Fomenko, par certains étiqueté conspirationniste, qui a voulu appliquer à l'histoire russe les principes de la Nouvelle chronologie inventée au XVIIIe siècle par Isaac Newton. Cela lui a valu les foudres de ses collègues académiciens qui lui ont reproché de cautionner une approche pseudoscientifique de l'histoire. Mais si cette méthode peut

servir à créer les mythes fondateurs, dont se nourrissent toutes les grandes civilisations de l'histoire et dont la Russie pourrait aussi profiter, pourquoi s'en priver?

PLUS OU'UNE CARRIÈRE. UN DESTIN?

Sur le plan international, Glaziev a réussi son coup et rempli la mission que Poutine lui avait assignée en 2019. Il est même présenté comme l'un des économistes les plus influents de la planète par le spécialiste des affaires asiatiques Pepe Escobar dans l'introduction d'une interview publiée en anglais par la revue en ligne The Cradle. La dédollarisation et la mise à disposition d'outils pour contourner le dollar et l'euro vont permettre aux pays non occidentaux qui représentent 88 % de la population mondiale d'échapper à la tutelle de Washington et de donner ainsi naissance à un monde multipolaire. Un cas récent qui pourrait faire école: le Mexique a refusé de répondre à l'invitation de Biden au grand raout des États américains de Los Angeles. Ce défi lancé à la face de Washington pour protester contre l'exclusion de Cuba, du Venezuela et du Nicaragua de la conférence est un signe évident de l'érosion de l'autorité des États-Unis, qui va encore s'accélérer avec le bannissement du dollar.

On ne peut pas en dire autant de la bataille que Glaziev livre sur le plan intérieur. Que ce soit de 2012 à 2019, pendant les sept ans où il avait l'oreille de Poutine, ou depuis 2019 quand il a été discrètement écarté du pouvoir central pour être envoyé sur le front eurasien, il n'a jamais modéré ses propos, ni cessé de faire des propositions radicales qui n'ont pas été suivies par le Kremlin, alors qu'elles auraient pu produire un effet bénéfique sur l'économie du pays. Citons quelques exemples: restreindre les sorties de capitaux de Russie (pour les affecter au développement intérieur), fixer le cours du rouble (pour limiter les activités de spéculation et garantir des conditions stables à l'économie réelle, très dépendante des importations), abaisser les taux d'intérêt (pour les rendre accessibles aux petites et moyennes entreprises), introduire un taux d'imposition progressif sur le revenu (actuellement de 12 % pour la classe moyenne comme pour les riches, quand ceux-ci n'échappent pas totalement à l'impôt). Une bonne partie de ces mesures, si elles étaient mises en œuvre, iraient clairement à l'encontre des intérêts des oligarques, qui continuent de tenir le haut du pavé à tous les niveaux du pouvoir et de s'approprier les richesses du pays en ne laissant que des miettes au bon peuple.

Pour un instant, laissons aller notre imagination. En 2024, Glaziev se présente à nouveau contre Poutine à l'élection à la présidence. Le peuple de toutes les Russies aura-t-il compris qu'il se bat pour lui depuis plus de vingt ans? Glaziev devra fournir des gages de sa sincérité, car chacun peut découvrir sur Wikipédia qu'il cache deux résidences et trois confortables berlines sous le nom de sa femme. Si ce n'est pas assez pour faire de lui un oligarque, c'est quand même beaucoup pour un serviteur du peuple.



PASSAGER CLANDESTIN

La définition officielle de la désinformation scientifique se précise

PENDANT QUE VOUS VAQUEZ À VOS OCCUPATIONS EN CROYANT QU'UNE POMME EST UNE POMME, UN HOMME UN HOMME ET UN CHAT UN CHAT, DES COMITÉS ACADÉMIQUES HAUTEMENT COMPÉTENTS DRESSENT LE CATALOGUE DE VOS NÉGATIONNISMES ET ŒUVRENT ACTIVEMENT À LA DÉFINITION «SCIENTIFIQUE» DE LA DÉSINFORMATION. LEQUEL OUVRAGE RESSEMBLE FURIEUSEMENT À UN CONCILE D'INQUISITEURS EN CHAPEAU POINTU.

Des expressions telles que «scientifiquement valide», ainsi que nous l'a appris feu le grand philosophe David Stove, sont des signaux de détresse. L'auteur voudrait dire «valide», un mot fort et entier, mais il ne parvient pas à s'élever à cette hauteur et se retrouve à utiliser un préfixe pour atténuer son propos.

Dire qu'un argument est scientifiquement valide, c'est comme dire qu'un argument est valide en méditation transcendantale, ou valide dans la théorie du genre, ou vrai dans la théorie critique des races.

Soit dit en passant, c'est le bon moment pour réviser les différences entre les vérités locales et les vérités universelles ou nécessaires.

Il est également évident qu'un argument ou une proposition peut être nécessairement (ou universellement) vrai, et aussi être appelé «scientifiquement valide». Mais il ne sera pas vrai à cause de la «science» ou de la «théorie du genre» ou autre.

L'argument sera vrai parce qu'il est valide *en soi* — avec des prémisses vraies et des liens logiques solides amenant une conclusion vraie.

IL Y A TELLEMENT DE PROPOS QUI NE SONT QUE RACLEMENTS DE GORGE

On pourrait par exemple s'intéresser à l'emploi de la notion de «validité scientifique» pour définir la «désinformation». Comme je l'ai dit à maintes reprises, pour qu'il y ait de la désinformation, il doit y avoir une source officielle d'informations officiellement admises.

Ces informations peuvent être vraies ou non, mais elles doivent être soutenues officiellement par une autorité quelconque. Certains voient cette autorité dans la «science», celle-ci étant à leurs yeux le sommet de la connaissance. Ils disent cela malgré le fait que la science est muette sur les mathématiques, la logique, la morale, sur ses fondements mêmes. La théorie de la désinformation est donc l'incarnation vivante du sophisme de l'appel à l'autorité. (Examiné ici, de conserve avec son cousin, le sophisme de l'appel à la non-autorité).

Entrez donc je vous prie dans l'article évalué par les pairs intitulé «Lecture latérale et incitations financières à débusquer la désinformation en matière scientifique» («Lateral reading and monetary incentives to spot disinformation about science»), publié par Folco Panizza et ses collègues dans la revue Nature: Scientific Reports.

Ce texte incarne une poussée géné-

rale vers la création de sources d'information officielles qui ne puissent pas être rejetées légalement ou sans pénalité. Ce phénomène ne se réduit pas, bien entendu, à la science et à la médecine. En Allemagne, une grand-mère de 93 ans a été envoyée en prison l'autre jour pour le crime officiel de «négationnisme». Et si vous pensez qu'elle devrait être emprisonnée pour négationnisme, vous devez être d'accord avec le fait que les gens devraient être emprisonnés pour avoir nié la Résurrection, un événement historique bien documenté.

Nous avons maintenant vu un nombre incalculable de personnes «cancellées», ou radiées, ou privées d'emploi pour «négationnisme». Certaines pour le «crime» qui a servi à condamner la très vieille dame, mais aussi pour toutes sortes de désinformation «médicale» et «scientifique». Les exemples sont foison, n'en mentionnons qu'un: le site satirique Babylon Bee a été banni de Twitter pour avoir dit que l'homme Levine (l'autorité médicale bien connue du gouvernement américain) était un homme. En substance, ces gens avaient nié que Levine fût une femme.

Nous n'avons pas la place ici d'énumérer tous les cas, qui sont de toute façon bien connus des lecteurs. Ce qui est clair, cependant, c'est que le régime préconise l'extension des crimes de négationnisme, et qu'il utilisera le concept de «science» pour le faire.

Voici un extrait du résumé du

papier dont il est question plus haut (c'est moi qui souligne):

La désinformation concernant la science peut engendrer d'énormes charges économiques et de santé publique. Une stratégie récemment proposée pour aider les utilisateurs en ligne à reconnaître les contenus erronés consiste à suivre les techniques des vérificateurs de faits professionnels, comme la recherche d'informations sur d'autres sites web (lecture latérale) et la recherche au-delà des premiers résultats proposés par les moteurs de recherche (limitation des clics). Dans deux expériences en ligne préenregistrées (N = 5387), nous avons simulé un environnement de médias sociaux et testé deux interventions, l'une sous la forme d'une fenêtre contextuelle destinée à conseiller aux participants de suivre ces techniques, l'autre basée sur des incitations monétaires. Nous avons mesuré la capacité des participants à identifier si une information était scientifiquement valide ou non.

Nous avons vu le travail des «vérificateurs de faits professionnels». «Défenseurs du régime» serait un titre plus approprié pour leur mission. En tout cas, ils sont *professionnels*, donc officiels. Ils font, et doivent faire, partie du ministère de la Vérité, même si ce ministère n'a pas d'existence officielle.

Et, comme ci-dessus, pour qu'une proposition soit jugée «scientifiquement valide» ou «scientifiquement invalide», il doit exister une liste officielle de vérités «scientifiquement valides» et homologuées. Qui n'ont pas besoin d'être des vérités nécessaires.

Nos auteurs pensent disposer d'une telle liste. Ils affirment qu'«au plus fort de l'infodémie du coronavirus, seuls 16 % des désinformations vérifiées par les faits ont été étiquetées comme telles par les algorithmes de Facebook, en partie parce que les créateurs de contenus étaient en mesure de simplement reposter le contenu avec des changements mineurs, échappant ainsi à la détection.»

ÉCHAPPER À LA DÉTECTION!

Ils sont préoccupés par le fait que des vérités non approuvées puissent être vues par des personnes non averties, mais si des programmes sont en place, définis par eux, «les utilisateurs eux-mêmes seront responsabilisés contre les contenus malveillants ou faux».

Ce papier est futile en soi, bien sûr, mais il contient un véritable lexique de la désinformation *woke*. Par exemple:

La recherche en matière de lutte contre la désinformation s'est considérablement développée au cours de la dernière décennie, donnant lieu à une multitude d'approches différentes. Celles-ci comprennent le débunking, la correction systématique des fausses affirmations après qu'elles ont été vues ou entendues, le prébunking, des mesures préventives anticipant l'exposition à la désinformation, le nudging, des interventions influençant les choix des utilisateurs sans limiter leur

liberté de choix, et le *boosting*, la responsabilisation des utilisateurs en encourageant les compétences existantes ou en en inculquant de nouvelles.

Le prébunking? Eh bien, nous aborderons cela une autre fois, puisque nous sommes allés assez loin pour aujourd'hui.

Nous pouvons ignorer leur expérience, qui est à la fois efféminée et abrutie. Pire, les résultats en sont déjà connus. Qui ignorait qu'on pouvait soudoyer les gens à prêter attention aux «faits officiels» (parfois aussi appelés propagande)? De petites valeurs p «confirment»... Etc.

Le point principal de cet article était la *confirmation* du fait que, pour qu'il y ait des propositions «scientifiquement valides», il doit y avoir un groupe officiel chargé de créer une liste de ces produits. Nos auteurs l'ont créée. Ils ont dû le faire pour mener à bien leur «expérience».

Ces efforts se répandront au-delà du milieu universitaire, comme le font toutes les mauvaises idées, et deviendront la politique officielle de certains régimes.

Nous continuerons à discuter de ce que cela signifie pour la science et pour nous.

• W. M. Briggs se présente comme auteur, statisticien, scientifique et consultant vagabond et totalement indépendant. Il a été professeur à la Cornell Medical School, statisticien chez Double-Click à ses débuts, météorologue au National Weather Service et une manière de cryptologue dans l'US Air Force. Dernier livre paru: Tout ce que vous croyez est faux. Le texte original de cet article est paru sur son site le 7 juin 2022. Traduit de l'anglais par Slobodan Despot.



Antipresse.net-canal historique Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram! → t.me/antipresse

LISEZ-MOI ÇA! par Patrick Gilliéron Lopreno

«Le malheur indifférent» de Peter Handke

E ST-IL TENABLE DE CONVERTIR EN EXPLORATION LITTÉRAIRE LE SUICIDE DE SA PROPRE MÈRE? HANDKE A EU LE COURAGE DE S'Y ESSAYER.

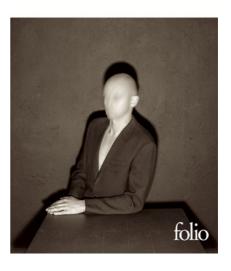
CE QU'IL APPORTE

Nul autre que Peter Handke ne sait parler avec autant de sensibilité des tourments intérieurs de la femme. Dans ce récit, il décrit les étapes qui ont mené sa propre mère au suicide. Par une écriture nette et précise, quasi administrative, il essaye de transmettre une objectivité qu'on lit le plus souvent sous la rubrique des faits divers. Avec un tel procédé, la place de l'imagination est infime et le rôle des faits et objets très marqué. Il aborde sa création comme n'importe quel autre travail littéraire. Le détachement nécessaire est ici en revanche impossible, car les sentiments le détournent d'une approche purement observatrice. Son style ne parvient pas à rester aussi froid qu'il le souhaiterait et échoue à garder une juste distance entre le descripteur et le sujet. Écrire sur cette mort est du domaine de l'indicible et de l'insaisissable.

CE QU'IL EN RESTE

Les mots de Handke, simples et sobres, saisissent parfaitement l'état d'abandon de sa mère. Toute sa vie, elle dut refouler ses désirs et ses envies pour se conformer aux mœurs, encore sous influence d'un

Peter Handke Le malheur indifférent



fervent catholicisme moralisateur. À cette époque, la femme devait être épouse et mère et ne jamais prendre trop d'initiatives personnelles. Les codes sociaux étaient figés et broyaient l'individu sous un mortel ennui. On souhaitait avant tout que l'existence se déroule sans histoires. La vie domestique prédestinait les femmes à ne pas abandonner leur foyer. Ainsi, «naître femme dans

ces conditions, c'est directement la mort.»

Ce contrôle social total a fabriqué des êtres insipides soumis aux banalités du quotidien sans aucune perspective d'en échapper. En fin de compte, Handke vilipende la vie petite-bourgeoise qui s'installe dans l'Allemagne de l'après-guerre.

Seule la lecture lui permettra d'apprendre et de s'éduquer par elle-même. Étonnamment, elle lit les auteurs qui influenceront plus tard son fils dans son métier d'écrivain. Dostoïevski, Faulkner, Hamsun... Mais ses lectures ne sont, pour la plupart du temps, qu'une simple comparaison d'histoires variées et rêvées.

Peu à peu, au fil des ans, elle s'abandonne à un état dépressif sans retour, jusqu'à ressentir le fait de vivre comme une véritable torture. Pour mettre fin à cet enfer, elle décide de se donner la mort en ingurgitant une centaine de comprimés.

Le rouleau compresseur d'une vie trop normative a détruit dans sa chair un être qui n'aspirait qu'à plus d'autonomie et de liberté. En plus de déprécier sévèrement les carcans sociétaux d'antan, ce livre est aussi une critique de notre vie moderne, conformiste et dogmatique.

À QUI L'ADMINISTRER?

Il y a une similitude entre Le malheur indifférent et La femme gauchère. Tous deux sont de grands textes de Handke et tous deux parlent de la difficulté pour la femme de trouver sa place et son indépendance au sein de notre société. Une sorte de Cassavetes littéraire. Son ton direct et froid participe dans l'écriture même au processus de dépersonnalisation.

• Peter Handke, *Le malheur indifférent*, Gallimard, 2019.



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS, 100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE. DÉJÀ 341 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

TURBULENCES

SUISSE · Tous à Gstaad!

- En Suisse, tout le monde peut obtenir les informations du registre foncier. On découvre ainsi qu'entre 2021 et 2022, des personnalités de haut rang du cercle de Zelenski apparaissent parmi les heureux acquéreurs de chalets dans l'un des plus célèbres paradis alpins.
- Alexandre Danilyuk, ancien secrétaire du Conseil national de sécurité et de défense (NSDC) d'Ukraine.
- Lyudmila Denisova, le fameux médiateur qui vient d'être limogée en raison des fausses informations qu'elle a diffusées au sujets de viols de masse commis par l'armée russe.
- Dmitro Razoumkov, Homme politique ukrainien, président de la Verkhovna Rada depuis le 29 août 2019.

Tout cela voisine dans le même périmètre de la luxueuse station de Gstaad. La valeur de chaque propriété est d'environ 9 millions de francs suisses. Elles ont été acquises entre 2021 et 2022.

La Suisse accueille généreusement les réfugiés ukrainiens. Aux plus démunis, elle reverse une partie de ce que lui laissent les mieux lestés. C'est le principe des vases communicants. Quant à ces piliers du gouvernement kiévien, leurs investissements immobiliers donnent une petite idée de leur confiance en l'avenir de leur pays.

MARQUE-PAGES · La semaine du 5 au 11 juin 2022

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Putsch sanitaire. Pendant que tout le monde regarde ailleurs, l'OMS nous prépare un «traité pandémique» qui consisterait, sobrement, à transférer des prérogatives essentielles des États — notamment le contrôle intime de leurs citoyens — à cette organisation suspecte, financée et influencée par des entités privées. Les Amis de la Constitution mettent en garde contre ce coup d'État global mené en douce et implorent la Suisse de ne pas y adhérer. Ils ont adressé dans ce sens une lettre solennelle aux parlementaires helvétiques. Espérons que les élus trouveront le temps de la parcourir entre deux apéritifs avec les lobbyistes du Palais fédéral:

«La gestion de la pandémie par l'OMS au cours des deux dernières années a été alarmiste. Entre-temps, il est clair que les «experts» de l'OMS ont complètement échoué dans l'évaluation des risques du Covid-19, comme ils l'avaient déjà fait pour la grippe porcine. L'estimation de la létalité du SRAS-CoV-2 de 3,4 % par l'OMS au printemps 2020 était environ 10 à 20 fois plus élevé que la réalité (environ 0,1 à 0,3 %) et elle a massivement alimenté l'activisme mondial en faveur de mesures contraignantes. Au final, c'est l'industrie pharmaceutique qui a le plus profité de cet alarmisme!»

Mort subite. Inquiétante révélation du Daily Mail. «Des gens de moins de quarante ans, en bonne santé, meurent de mort soudaine et subite à cause d'un syndrome mystérieux». Les médecins sont éberlués. Il se demandent d'où cela peut bien venir. Ils ont même créé un nouveau registre national pour l'étudier. Si la piste extraterrestre est envisagée, celle du Gin Pfizz est totalement exclue.

Gare aux simulateurs! Cela date du tout début du conflit, mais la confirmation vaut la peine. Le développeur de jeux vidéo Eagle Dynamics, qui a notamment conçu le simulateur de combat aérien DCS World, avait instamment prié ses clients de ne pas faire passer les séquences

de son jeu pour des scènes de combat réelles de la guerre en Ukraine! Peine perdue: DCS World semble quand même faire partie des «sources» de prédilection des internautes et de certains médias de grand chemin lorsqu'il s'agit de documenter les victoires aériennes de l'armée ukrainienne. Par exemple, l'un des «Gamelins» les plus en vue aux Etats-Unis, le général quatre étoiles Barry McCaffrey, qui fait office d'«analyste militaire» sur la très officielle chaîne MSNBC, n'y a vu que du feu. Se faire pincer pour une bourde qu'un adolescent ne commettrait pas, ce doit être assez cuisant pour un général...

Collapsologues en tandem. Incompétence, ineptie, irréalisme, idéologie... Charles Gave, économiste et Olivier Delamarche, financier, énumèrent, trois heures durant, les ingrédients de l'effondrement dont nous sommes les témoins directs. Ces deux brebis noires sur le fond noir de

Thinkerview nous proposent des moments de compréhension et de libération intellectuelle parfois lumineux.

Frein à l'information. Voici que les médias de grand chemin commencent à explorer la piste la plus «sulfureuse» au sujet de la pandémie: <u>l'éventuelle origine artificielle du virus</u>. Commentaire ajusté d'Eric Verhaeghe: «Amusant de voir que Patrick Cohen n'aura mis que deux ans à évoquer des sujets que les complotistes discutent quotidiennement. Preuve est faite qu'une carte de presse, ça sert d'abord à retarder l'information, voire à produire des fake news.»

DingoTube. Un demeuré russe ou ukrainien mobilise plus d'un million d'abonnés sur YouTube et recueille des tonnes de compliments en faisant exploser 5 tonnes de pastèques <u>avec un pétard géant</u>. La guerre était de toute évidence inévitable...

Pain de méninges

LA CONSCIENCE, C'EST LA DOULEUR

Voilà donc le problème de l'homme: pour chaque élévation de la conscience, il y a un prix à payer. Nous ne pouvons être plus sensibles au plaisir sans être plus sensibles à la douleur. En nous souvenant du passé, nous pouvons planifier l'avenir. Mais la capacité à planifier l'avenir est contrebalancée par la «capacité» à redouter la douleur et à avoir peur de l'inconnu. En outre, le développement d'un sens aigu du passé et de l'avenir atténue dans une égale mesure notre sens du présent. En d'autres termes, nous semblons atteindre un point où les avantages de la conscience sont contrebalancés par ses inconvénients, où une sensibilité extrême nous rend inadaptables.

— Alan W. Watts, Éloge de l'insécurité (1951).

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



L'explosion. Suisse, 10.6.2022.

Ce n'est qu'une humble églantine étalée comme en imploration dans un coin du jardin. Je me suis agenouillé à sa hauteur et j'ai soudain vu tous ses boutons tendus vers moi comme pour m'embrasser. Elle avait un visage, des bras... C'était l'anti-déesse Kali, l'anti-Méduse, une divinité bienveillante et presqu'invisible qui vous récompense au centuple si vous lui accordez un regard.